

--> **Voir l'erratum** concernant cet article

L'armée du crime de Robert Guédiguian

Bruno Dequen

Numéro 145, décembre 2009, janvier 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62751ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dequen, B. (2009). Compte rendu de [*L'armée du crime* de Robert Guédiguian]. *24 images*, (145), 60–60.

L'armée du crime de Robert Guédiguian



© Métropole Films

On comprend aisément ce qui a pu pousser Robert Guédiguian à s'intéresser au réseau Manouchian, groupe de 22 résistants communistes immigrés réunis autour de l'Arménien Missak Manouchian, qui multiplia les actions meurtrières contre les Allemands dans la France occupée, avant d'être exécuté en 1944. Pour le cinéaste, longtemps membre du Parti communiste, l'histoire de ce réseau historique fait écho à ses propres préoccupations, qu'il s'agisse de l'histoire de la communauté arménienne (thème qu'il avait déjà

abordé dans *Le voyage en Arménie*) ou du combat des minorités contre toute oppression, ce qui est une constante de sa filmographie. Déjà, avec *Le promeneur du Champ-de-Mars*, il avait collé son cinéma à l'histoire politique, en racontant les derniers jours du président François Mitterrand. Ici, il embrasse un peu plus la grande histoire en présentant l'une des périodes les plus nauséuses de la France, celle de la création des Brigades spéciales de la police française, en collaboration avec l'occupant allemand. Malheureusement, trop concentré

sur la nécessité de faire de cette histoire une leçon universelle pour aujourd'hui, Guédiguian s'enlise dans une reconstitution stérile qui ne rendra jamais justice à la particularité et à l'engagement de cette poignée d'hommes et de femmes résistants. Dès l'ouverture, l'exactitude de la reconstitution à coups de chansons populaires et d'images d'Épinal atteint l'inverse de son but : au lieu de réveiller une époque, elle l'enferme dans une atmosphère glacée. L'impression que les personnages flottent dans ces cartes postales filmiques ne disparaîtra jamais complètement. Et au plus fort du film, lors des attentats, jamais Guédiguian n'arrive à sortir de la commémoration pour entrer de plain-pied dans l'action. Finalement, l'intérêt du film réside dans la manière inattendue dont le cinéaste répond à l'actualité politique : à l'heure où le gouvernement français lance une grande discussion quelque peu fumeuse sur l'identité nationale, *L'armée du crime*, avec ses résistants d'origine étrangère, devient un pavé appréciable dans la mare trouble de ce débat hexagonal. — Bruno Dequen

Fr., 2008. Ré. : Robert Guédiguian. Scé. : Guédiguian, Gilles Taurand, Serge Le Péron. Int. : Simon Abkarian, Virginie Ledoyen, Robinson Stévenin. 139 min. Dist. : Métropole Films.

Taqwacore: The Birth of Punk Islam d'Omar Majeed

Né de la contraction du mot « taqwa » (piété) et de « core » (dans *hardcore*), le taqwacore se définit comme mouvement punk musulman, qui conteste l'ordre général et le rigorisme de l'islam. En accompagnant la tournée américaine de groupes taqwacore, le réalisateur Omar Majeed rend compte de deux perceptions bien différentes que les Américains projettent sur ces groupes. D'un côté, le mouvement se heurte à une Amérique encore traumatisée par le 11-Septembre 2001, qui voit en eux des fanatiques, de l'autre, c'est la communauté musulmane qui les juge lors de leur performance au congrès islamiste de Chicago. Dès le début de cette performance, ils s'attirent les foudres des organisateurs de la manifestation qui perçoivent la présence d'une chanteuse sur scène comme une atteinte à leur religion. Fanatique pour les uns et irrespectueux pour les autres, le taqwacore est donc alors désavoué par deux communautés composant la culture nord-américaine contemporaine. Là réside la vision pertinente du cinéaste qui rend compte de la difficile cohabitation des cultures, renvoyant dos à dos l'Amérique catholique et la communauté musulmane américaine. Mais le cinéaste a l'intelligence de composer aussi avec les propres contradictions des musiciens qui, tout en dénonçant le fanatisme,



s'en rapprochent dangereusement lorsqu'ils soutiennent le Hezbollah. Majeed place dès lors la contradiction et l'ambiguïté au cœur de son film, et révèle comment un mouvement musical minoritaire peut aimer, à lui seul, une multitude de problématiques culturelles et religieuses. Dans sa deuxième partie, située au Pakistan, le film prend un nouveau souffle et refuse de s'achever sur les notes discordantes de Chicago. Car alors, il est moins question pour le groupe de livrer un discours que de réunir autour d'un concert les classes sociales du pays. Omar Majeed ôte enfin aux

musiciens leurs costumes politiques pour les révéler en jeunes artistes, aux prises avec le spleen narcotique. Le discours passe au second plan, le plaisir de la musique gagne du terrain. Le cinéaste achève son film sur un concert et replace intelligemment la musique au cœur de ses images pour signer un vrai road movie musical, soulevant chemin faisant les plus épineuses questions religieuses et sociétales. — Fabien Philippe

Qué.-Can., 2009. Ré. et scé. : Omar Majeed. Ph. : Zacharie Fay, Mark Ellam. Mont. : Omar Majeed, Maxime Chalifoux. Avec Michael Muhammad Knight, Bassim Usmani, Shahjehan Khan. 80 min.